

The book cover features a textured, aged paper background in shades of tan and brown. At the bottom, two hands are shown from the wrist up, palms facing up. A purple butterfly with white markings is perched on the left hand, and a black butterfly with orange and white markings is on the right hand. Several other butterflies are scattered around the hands: a large black and white butterfly at the top center, a red and black butterfly to the left, a black and white butterfly to the right, a green butterfly on the left, and a black and white butterfly in the center. The title 'Ndolo Bukate: Black Love' is written in a white, serif font across the middle of the cover.

Ndolo Bukate: Black Love

Eugenie LOBE

Eugenie Lobe

Ndolo Bukatè

Black Love

© Eugenie Lobe, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-1083-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

From Paris To Marie-Galante

*"Tout ce que tu aimes sera probablement perdu, mais à la fin l'amour
reviendra d'une autre façon."*

Kafka

L'insularité offre une particularité qu'on ne trouve nulle part ailleurs, un isolement qui confine à l'oubli, cerné par des étendus de mers qui ne deviennent horizons que lorsqu'ils se fondent dans l'infini de l'azur, mais restent fondamentalement des barrières d'eau ayant emprisonné des générations d'hommes et de femmes que l'amer destin a parfois contraint à un voyage sans retour.

Pour qui arrivait sur cette île aux belles eaux, l'éblouissement était intact, gardant l'éclat des premières fois devant la profusion de couleurs, senteurs et la luxuriance d'une végétation qui explosait parfois en cascades de mousses et d'arbres, abritant des mondes intérieurs secrets dont les locaux ne partageaient que très parcimonieusement la localisation. Cascade, rivière, mangrove, ruisseau ou crique confidentielle, autant de lieux mystérieux donnant à certaines parties de l'île des airs de paradis perdus.

Jemmi, arrivée depuis deux jours, avait encore le réflexe de « *presser le pas* » en marchant, d'un pas précipité et heurté contrastant avec le balancement suave et chaloupé des beautés locales.

Tout juste commençait-elle à se laisser porter par l'indolente chaleur des débuts d'après-midi, ce jour où elle attendait le propriétaire de la seule boutique en ville où il restait encore des vélos à louer. Il était 14h10, et le panneau affichait une pause de deux heures : de 12h à 14h ! La chaleur était si écrasante qu'elle avait vidé la place de toute vie. Ici, dans cette île dans l'île, la mise en abyme de la solitude insulaire était si vertigineuse qu'elle donnait l'impression d'un exil intérieur.

Elle regrettait de n'avoir pas profité de l'air marin et humide du matin pour sortir, au moment où le soleil balaie encore d'une douce caresse égalitaire les

toits des baraques faites de planches en bois et les maisons de briques peintes de vives couleurs.

Le soleil cru du mitan de la journée s'abattait à présent implacablement sur les quelques badauds qui s'aventuraient à traverser l'asphalte fumant de la place déserte, tandis que l'ennui et la chaleur égrenaient les minutes avec une telle langueur qu'elles s'étiraient à l'infini : une minute en était dix, qui se multipliaient tant en une heure qu'on aurait pu y fourguer sans mal la durée d'une journée.

Le loueur de vélo arriva finalement avec une « *petite* » demi-heure de retard, en titubant sur les deux pattes arquées et maigrettes de coq de batterie que son short dévoilait. Il mimait le pas de course sans se presser, en faisant tinter ses clés :

— Voilà, voilà mi mwen, j'arrive ! désolée pour le retard, un petit contretemps. Vous n'attendez pas depuis trop longtemps, j'espère ! Et sous ce soleil en plus. Entrez, entrez...

La boutique était petite, mais bien agencée et lumineuse. Extrêmement agréable. Climatisée, quoi !

— Vous savez, poursuivit-il sans qu'elle ne lui demande d'explications, ici une pause déjeuner n'en est pas une sans une bonne petite partie de dominos pour digérer. Le problème est que j'ai toujours pas digéré mes 2 défaites successives... mon fils est devenu meilleur que moi à ce jeu. C'est moi qui lui ai tout appris... Les dominos, on ne rigole pas avec ça ici, c'est toute une institution. Nos échecs, notre jeu de go ou Awélé... Vous êtes d'où ? Dis moi à quoi tu joues, je te dirai d'où tu viens !

La jovialité de son jeu de mot l'avait rempli d'un sain contentement, et son discours trahissait malgré lui, la fierté d'avoir un fils assez malin pour avoir si brillamment assimilé les règles d'un jeu qu'il lui avait appris, qu'il le battait à présent. Un homme heureux, un bon père...

— Je connais tout le monde ici sans exception, vous n'êtes pas d'ici, vous ? insista-t-il sans la moindre gêne.

— Non, je suis de passage. Une presque-parente de la famille Francisque, dit-elle en se dirigeant vers les vélos, espérant détourner la conversation vers le seul objet de sa présence dans la boutique.

— Mais je connais très bien les Francisque, J'ai été à l'école avec le fils aîné, Pierrot. Il vit à Miami avec femme et enfants, non ? Leur maman, la brave Luce-Françoise, comment va-t-elle ? Toujours à charroyer quelque chose du soir au matin, je n'ai jamais vu une femme pareille ! Y'a pas un être vivant qui a pu surprendre cette femme yeux fermés et bras croisés, à attendre que ça se passe... Awa ! Une brave femme courageuse. Vous êtes alors apparentée à sa fille, Luisette ? On la voit pas souvent ici, la jolie Luisette... ouais, c'est bien dommage !

Jemmi l'écoutait distraitement dérouler la généalogie des Francisque avec l'habileté d'un griot, en caressant le guidon d'un vélo, qui lui semblait faire l'affaire

— Je vais prendre celui-ci ! Coupa-t-elle

Il arriva au pas de charge, en la félicitant de son choix. L'attitude mercantile et professionnelle reprit le dessus.

— Un Gravel ! Excellent choix, sauf sur un terrain trop escarpé. Sinon, ça serait plutôt vers un Trekking qu'il faudrait se diriger...

— Non, vous n'inquiétez pas, je n'ai pas l'intention de remporter le maillot jaune pendant mes vacances.

— Ok, alors comme vous êtes une parente des Francisque, je vous fais une remise de 20%, et vous pouvez me le rapporter demain, en fin d'après-midi.

Elle le remercia et après avoir payé, lui lança avant de franchir le seuil un large sourire, un brin tardif : « *Merci encore, je transmettrai à Luce-Françoise et Luisette votre bonjour* »

Elle le laissa tout à son plaisir rougissant, et enfourchant le vélo, s'élança librement à la découverte du bourg.

Le commerçant avait indiqué plusieurs chemins permettant d'accéder au moulin le plus proche. Le plus agréable était un chemin de terre, qui coupait à mi-distance, un champ de canne. Elle ne pouvait pas se tromper, lui avait-il assuré.

Elle se perdit bien évidemment et emprunta alors un supposé raccourci, en s'engageant dans un sentier caillouteux qui eût très vite raison de son équilibre en dent de scie. Elle tomba au sol, les fers en l'air. Contente qu'il n'y ait personne pour voir ce triste spectacle... mais un rire guttural, s'éleva de l'autre côté d'une haute haie, dont surgit un vieil homme.

— Ça va ? Pas trop de mal ? demanda-t-il, en l'aidant à se relever

— Ça va, merci...

— Faut rouler sur les pistes cyclables, c'est plus sûr. Vous auriez pu vous faire du mal. Vous allez où comme ça, tite mam'zelle ?

— Je cherche le vieux moulin, mais bien que j'ai cette carte, je pense que je me suis perdue.

— Et bien perdue même ! riait-il, vous êtes pas d'ici vous ? Je vais vous aider... laissez-moi juste, aller poser mon matériel de pêche...

Elle était perplexe, car en guise de matériel, l'homme n'avait qu'un modeste filet, à peu près aussi fin que le filet d'eau qui traversait son terrain. Elle posa le vélo contre un arbre et le suivit jusqu'à l'étang.

— Vous n'avez pas de canne à pêche ? demanda-t-elle, étonnée de sa foi absolue en la vie.

— Pas besoin. C'est de la pêche domestique, juste pour passer le temps. Je suis un homme seul : mes enfants sont grands. Madame repose pas loin, dans le cimetière à côté. Je pêche un peu pour ma consommation personnelle et le reste, je le partage.

Jemmi était fascinée. Elle n'avait jamais pêché, et encore moins pensé que cela soit possible sans canne à pêche. Le vieil homme devina ses pensées, et la taquina en passant, hilare, au tutoiement :

— Tu me crois pas, toi ! Ahaha, tu veux essayer ?

Le vieux moulin ne bougerait pas, de toute façon. Elle prit place près de lui, accroupie, et lança le filet de pêche, à sa suite, dans l'étang...

Il ne se passait rien. « *Patience, patience...* ». Mais toujours rien plusieurs minutes plus tard. Rien en dehors du temps qui, subrepticement, se mit à stagner sous le bavardage métallique des grillons, et son corps déjà crispé et fourbu par une heure de vélo, qui se relâchait lentement.

— Tu es la copine de Kenville Francisque ? Tout se sait, ici. On est comme une grande famille... J'ai bien connu le petit Kenville, et même sa maman Luisette, mais je suis plus de la génération de sa grand-mère, la brave Luce-Françoise, même si ma femme de son vivant ne supportait pas trop de nous voir causer, parce qu'elle lui avait ravi une fois le titre de « reine des cuisinières » (il riait d'un beau rire ample et franc). Il paraît qu'antan lontan, elle lui avait aussi ravi un bon danseur de lewoz aux reins solides... allez savoir ce qui peut si longtemps nourrir l'animosité de deux femmes poto-mitan qui auraient dû être amies si elles n'étaient aussi têtues que des cabris... je me suis parfois demandé si...

Jemmi se laissa bercer par le son de sa voix aux accents mélodieux, et remonta le fil de sa propre douloureuse rêverie, celle qui l'avait conduite jusqu'ici :

Elle revoyait sa grand-mère, activant en cadence la manivelle de sa vieille Singer, le pied sur pédale, tout en balayant du regard la pièce de tissu défilant sous l'aiguille. Elle aussi, était une femme poto-mitan. Le labeur, de jour comme de nuit. Il était tard, et la lumière du jour, plus fiable que celle de l'atelier, avait faibli sans que cela ne ralentisse les efforts conjugués de la machine et de la couturière. Toute absorbée par sa tâche, elle n'avait même pas remarqué sa présence.

Comment trouver les mots justes, sans bouleverser à jamais cet équilibre rodé, la mécanique bien huilée de leurs vies ?

Plus Jemmi la regardait, et moins elle se sentait le droit de rompre la quiétude de ses gestes sûrs et ouateux, indéfiniment répétés, qui la protégeait solidement du monde extérieur en l’immergeant dans la bulle de son ouvrage, que le ronron de la machine l’invitait à rejoindre, elle, la fautive.

« *Tu vas l’appeler comment ?* » lui demanda-t-elle, sans lever les yeux.

Jemmi sursauta, oscillant entre espoir craintif et joie exaltée. Mais peut-être avait-elle mal compris...

« *Il faut bien lui donner un nom à cet enfant !* » ajouta-t-elle

Jemmi ne sut jamais comment sa grand-mère avait compris le dilemme qui les consumait depuis des semaines, conscients de n’avoir pas été à la hauteur de la confiance de leurs parents, mais elle savait qu’elle lui en saurait éternellement gré.

— Les enfants n’ont jamais cessé de naître, quelque soient les temps, heureux ou difficiles, et quelque soit la condition de leurs parents, aisée ou précaire. Les enfants naissent, ainsi se perpétue la vie. Aucune naissance n’est plus légitime qu’une autre. De plus, tu viens d’une culture où deux parents ne suffisent pas à éduquer un enfant, quelque soit leur statut social. Tu sais que tu pourras donc toujours compter sur nous. Tu le sais, non ?

Qu’aurait-elle fait sans le soutien indéfectible de sa grand-mère, Ma‘ Ada, face au rejet de la fille de cette dernière, sa mère, l’intraitable Dinah, dont le regard se voilait toujours de déception et la bouche s’emplissait de récriminations, en la voyant.

Toute à la joie de sa grossesse et de son ventre s’arrondissant, Jemmi ne voyait pas, de son côté, Kenville s’éloigner, au fil des mois. Au contraire, elle se sentait plus proche de lui que jamais. Elle découvrit le vrai plaisir, celui d’une femme épanouie et sûre de sa féminité, pendant cette période.

Elle préparait avec joie le trousseau du bébé, tout en lui recherchant un prénom élégant et original. Ruben, Elliott, William ou Lane ? Il fut décidé qu’un prénom douala serait accolé au prénom civil. Elle n’avait jamais goûté à un tel degré de bonheur, et en était parfois toute étourdie. En particulier lorsque

l'entrée dans le sixième mois de grossesse leur permit, à elle et au bébé, de développer à travers la fine paroi de peau, une forme de langage. Ses coups répondaient à ses caresses, et inversement. Elle lui parlait, lui chantait des chansons et déclamait des comptines. Sa mère commençait à les tolérer. Sa grand-mère, Ma'Ada, souriait... il n'était pas donné à tous de voir son ndalala, son arrière-petit-fils.

Puis, Jemmi les revit ce matin, dans une aube rouge sang, courir jusqu'à la maternité, et apprendre sans ménagement qu'il lui fallait immédiatement accoucher. Elle revit la culpabilité angoissée du visage d'airain de Kenville.

— Si tôt ? s'enquit-il auprès du médecin, mais on entre à peine dans le septième mois...

— Il faut accoucher sans tarder. Le bébé est mort ! Sinon, elle y passe aussi !

Jemmi et son fils étaient si proches. Ils étaient Un. À quel moment la vie avait-elle pu le quitter sans qu'elle ne le pressente ?

Elle revit ce jeune interne inexpérimenté, regarder désespérément sa mère et lui dire au-dessus de son ventre-tombe : « *Si elle ne pousse pas, elle est perdue. J'ai tout essayé, y compris le forceps* ». Sa mère, le visage déformé par la terreur de perdre le même jour sa fille et son petit-fils, la secouait, la suppliait. Jemmi ne comprenait pas cet acharnement. Sa décision était prise : où que son fils aille, elle l'accompagnerait. Elle ne le laisserait pas seul. L'interne l'avait compris et acceptait, sonné, la débâcle. Mais sa mère, l'obstinée Dinah, refusait de capituler. Elle sortit chercher de l'aide dans le couloir et revint en salle de travail, quelques minutes plus tard accompagnée d'« *un ange de lumière* ». C'est toujours ainsi que Jemmi perçut cette infirmière douala qui sût trouver les justes mots dans sa langue originelle, celle de sa lignée, ces mots qui liaient des générations de mères « désenfantées » depuis les premiers temps :

— *Essele mo a alé na mussango— Laisse le partir en paix.*

Elle accoucha dans les larmes bien plus que dans les cris, d'un fils parfait, n'eût été l'absence de souffle de vie. Aussi beau que son père.